

Eloge de M^{me} Adelene Buckland, récipiendaire du prix SPHN Marc-Auguste Pictet 2012

Jan LACKI*



Je suis très heureux d'avoir été chargé par la commission du prix Marc-Auguste Pictet de faire l'éloge de la lauréate du prix 2012. Cette distinction existe depuis 1990 et elle en est à sa 12^e édition. A sa manière, le prix MAP a su refléter les tendances contemporaines de l'histoire des sciences : la récipiendaire du prix MAP 2012, M^{me} Adelene Buckland, est ce que l'on aurait eu tendance à appeler, il y a encore peu, et selon des catégories désormais dépassées, une pure littéraire à qui, autrefois, on aurait nié toute pertinence pour traiter de l'histoire des sciences. Nous la récompensons pourtant aujourd'hui pour sa remarquable contribution à l'histoire des sciences de la Terre dans la période de l'Angleterre victorienne. A travers l'éloge de son travail je me propose d'expliquer en filigrane comment l'histoire des sciences contemporaine s'est enrichie, ces der-

nières années, d'apports nouveaux qui, dépassant largement son propos originel, lui restituent toute sa dimension culturelle et sociale.

Comment notre lauréate en est-elle arrivée à conjuguer, comme elle le fait avec maestria dans son ouvrage « Novel Science, fiction et réinvention de la géologie au XIX^e siècle » pour lequel nous la récompensons aujourd'hui, l'histoire de la littérature victorienne avec celle de la géologie ? Pour le comprendre, il nous faut revenir sur son parcours académique.

Ses premières années universitaires entamées à Birmingham au début des années 2000 la voient face à un dilemme intellectuel. De penchant littéraire, mais ne souhaitant pas s'éloigner pour autant des disciplines scientifiques, M^{me} Buckland éprouve le désarroi de toute personne qui constate que les cursus universitaires ne favorisent pas vraiment l'interdisciplinarité : ils ignorent en particulier les passerelles entre les humanités et les sciences. Après avoir, un instant, envisagé de se consacrer à la médecine, M^{me} Buckland se tourne finalement vers les études littéraires. Encore à Birmingham, elle s'initie à la théorie de la narration littéraire et fait ses premières armes dans le domaine en faisant le grand écart entre l'analyse de la prose de l'époque élisabéthaine et l'œuvre de Virginia Woolf. La voici munie d'outils intellectuels qu'elle saura mettre à profit dans la suite de sa carrière.

C'est dans le programme de master en littérature anglaise de l'université d'Oxford, qu'elle rejoint en 2003, que M^{me} Buckland voit enfin la possibilité d'épanouir ses intérêts tout autant scientifiques que littéraires. En suivant les cours des spécialistes de la science victorienne tels Pietro Corsi que nous connaissons bien à Genève, M^{me} Buckland réalise que le champ de l'histoire des sciences, en particulier

* Faculté des Sciences, Université de Genève, Ecole de Physique, Quai Ernest-Ansermet 24, CH-1211 Genève 4.

celui de l'histoire de la géologie victorienne au XIX^e siècle, offre un terrain de choix pour conjuguer l'exercice de l'analyse littéraire avec l'examen serré des concepts scientifiques. Ses études doctorales couronnées par un doctorat obtenu en 2008 lui font dès lors poursuivre le filon de l'examen des écrits des pionniers britanniques de la géologie sous l'angle de leur pratique littéraire : M^{me} Buckland contribue avec bonheur à montrer qu'il est légitime et enrichissant de considérer les écrits des pères fondateurs de la géologie de l'époque victorienne comme s'inscrivant, tout en les modelant, dans les formes littéraires de leur temps.

Il est utile à ce stade d'évoquer plus en détail les enjeux intellectuels du sujet pour lequel nous prions la lauréate. La biologie de l'évolution, tout comme la géologie naissante d'alors ne sont pas des sciences tout à fait comme les autres : elles fixent leur attention sur des faits uniques qui ne sont pas susceptibles d'être reproduits : l'évolution de la morphologie de Terre est une séquence d'événements singuliers, tout comme l'est l'évolution des formes vivantes qui la peuplent. Alors que le physicien ou le chimiste peuvent à loisir réexaminer expérimentalement leurs phénomènes, le géologue ou le biologiste sont confrontés au spectacle des séquences uniques. Il est dès lors clair que leur manière d'exposer les contenus de leur science sera différente : alors que le physicien et le chimiste insisteront sur les régularités reproductibles à souhait en laboratoire, et pour cela même privées de dimension historique, le géologue et le biologiste mettront l'accent sur les enchaînements géologiques ou évolutionnaires en essayant au contraire d'en donner *un récit historicisant global*. On comprend dès lors combien la forme de la narration à travers laquelle se diffuseront les premières connaissances de l'histoire de la Terre ou de la vie sera cruciale, non seulement à la bonne diffusion, mais à *la bonne constitution* de ces sciences. On comprend dès lors aussi en quoi l'analyse littéraire peut nous éclairer sur l'émergence de ces sciences et sur la manière dont elles se sont en fin de compte imposées dans la forme que nous leurs connaissons.

M^{me} Buckland montre tout d'abord que les écrits des pionniers britanniques de la géologie ont d'emblée visé à ne pas se réduire à des récits recherchant le pur effet littéraire : elle souligne la réticence des fondateurs à bâtir des « histoires de la Terre » suivant les recettes littéraires du passé. A ce stade son analyse s'inscrit encore dans une pure étude des formes littéraires. Mais en 2008, après son doctorat, et grâce à une bourse spéciale, notre lauréate rejoint Cambridge et peut bénéficier sur place de l'expérience d'éménents historiens des sciences. Elle peut approfondir alors sa première analyse en l'étoffant

du côté de l'histoire de la géologie : les pionniers de la géologie se méfient des formes littéraires convenues de leur époque : à des récits globalisants, ceux typiquement des *Lumières*, récits charmeurs mais potentiellement trompeurs, ils préfèrent substituer la *factualité* des diagrammes, des coupes géologiques et des cartes.

Soyons plus précis : la thèse de M^{me} Buckland affirme que la naissance, au XIX^e siècle, de la géologie en tant que science moderne, voire positive, implique une fondamentale rupture avec les schémas littéraires romanesques qui avaient jusqu'à là cours pour exposer l'histoire de la Terre. Aux yeux de pères fondateurs de la géologie comme Lyell ou encore Sedgwick, il s'agit de trouver une nouvelle forme de l'exposé des observations géologiques : la sécheresse des faits doit primer sur l'intrigue, la rigueur des cartes et des coupes sur le pouvoir séducteur des récits qui captivent plus qu'ils n'exposent. L'histoire de la Terre doit devenir l'objet d'un exposé des faits plutôt que l'occasion d'un récit. Comme le dit très bien notre lauréate, «les géologues ne faisaient pas des cartes ni de colonnes stratigraphiques avant que les cartes et les colonnes n'aient d'abord créé la «géologie» comme discipline scientifique moderne».

Ces pionniers géologues ont-ils pour autant définitivement rompu avec l'art du récit ? Là encore, la finesse d'analyse de M^{me} Buckland permet d'apporter une réponse originale : elle montre que la nouvelle forme donnée à l'expression de la connaissance géologique ne fut pas une rupture avec la littérature, mais plutôt une autre manière de (ré)nouer des liens avec elle. Pour reprendre le propos de M^{me} Buckland : «derrière les cartes, les graphiques et les tableaux, des «histoires» [au sens de trames littéraires] étaient cachées, des histoires que les pères fondateurs de la nouvelle démarche géologique avaient bien à l'esprit, qu'ils avaient mentalement façonnées suivant des formes littéraires nouvelles, mais qu'ils n'ont pas laissées affleurer à la surface de leurs comptes rendus scientifiques». L'ouvrage de M^{me} Buckland contribue à les retrouver derrière l'apparente sécheresse positiviste du discours scientifique. En fin de compte, la thèse de M^{me} Buckland est aussi limpide qu'hardie : la géologie moderne s'est construite en rupture avec une forme littéraire et sous l'auspice d'une autre qu'elle a directement contribué à créer.

Le grand intérêt du travail de M^{me} Buckland est ainsi d'avoir montré comment la production scientifique d'une élite des penseurs britanniques de la géologie naissante s'inscrit dans le contexte social de leur temps et comment le choix de la manière dont ils préconisèrent d'exposer leur science ne peut être compris que si on replace leur effort dans le contexte

culturel et littéraire de l'époque. Contrairement à ce qu'une histoire des sciences étroite avait jusqu'à là entretenu, ces pionniers ne se sont pas attelés à la rédaction de leurs conclusions après seulement que toutes leurs déductions aient été conduites: au contraire, leurs choix littéraires ont fait partie de leur recherche, et c'est à travers ces derniers que ces pionniers ont forgé leur science.

Il y a un autre enseignement à tirer de l'analyse de notre lauréate. Si la géologie devint cette science que nous connaissons en rompant avec les formes littéraires convenues de l'époque, ce n'est pas pour autant que les géologues et les littéraires vécurent désormais leur vie intellectuelle et culturelle séparément. A la une des pages d'une grande érudition et finesse, M^{me} Buckland montre comment les acteurs de la science et ceux des lettres cohabitaient, non seulement dans les mêmes espaces physiques, clubs, sociétés, réunions, mais aussi culturels et symboliques: géologues (« savants ») et littéraires ne sont pas (à l'époque) deux communautés monolithiques étanches l'une à l'autre, mais des ensembles hétéroclites d'individus dont les aspirations et les intérêts s'étalent largement en travers du clivage entre les « deux cultures » littéraire et scientifique. Du coup, il devient plus clair comment ces deux communautés de la société victorienne se sont mutuellement influencées.

Pour conclure, l'ouvrage de M^{me} Buckland, qui paraît ces jours-ci dans les presses universitaires de Chicago, est un essai à l'interface de l'histoire de la géologie et de la littérature qui ne trahit pas, au contraire, qui sert avec bonheur les deux domaines en comblant le fossé culturel entre les sciences « exactes » et les humanités. Il reflète l'étendue et la diversité qu'ont prises aujourd'hui les études de la science, études qui débordent désormais largement du cadre étroit de l'examen de l'évolution des concepts et des théories, pour se pencher sur les relations entre la science et les autres formes de la vie sociale, économique et culturelle. Notre lauréate, que ne séparent de son doctorat que quelques années, est déjà à un stade avancé de sa carrière. Elle a à son actif un nombre considérable de travaux dont certains ont été remarqués et primés. Partageant son temps entre recherche et gestion académique dans diverses institutions britanniques, en particulier l'Université d'East Anglia, actuellement son affiliation principale où elle est chargée de cours, M^{me} Buckland reflète bien la professionnalisation au sein de l'histoire des sciences et la variété de ses spécialisations. L'attribution du prix MAP 2012 à M^{me} Buckland honore la réputation de la distinction voulue par son fondateur Jean-Michel Pictet et nous, les membres de la commission d'attribution, sommes sûrs que notre lauréate saura à son tour contribuer à la réputation de la distinction que nous servons.